

—Vous m'avez dit que vous étiez à Paris depuis un an bientôt, où êtes-vous née ?

Georgette baissa la tête et ne répondit pas.

—Quel est votre nom de famille ! demanda encore le commissaire.

Georgette resta muette.

—Eh bien, reprit le commissaire, pourquoi gardez-vous le silence ?

La jeune fille leva sur lui ses yeux mouillés de larmes.

—Je ne peux pas vous répondre, baibutia-t-elle d'une voix tremblante.

—Comment, vous ne pouvez pas répondre ! s'écria le commissaire. Vous cachez votre nom et le lieu de votre naissance ! Pourquoi ?

—Ah ! je ne puis vous le dire, répondit-elle, en pleurant.

Le front du magistrat se rembrunit subitement.

En vérité, reprit-il d'un ton sec, je ne sais plus que penser de vous, et je me demande si ce que vous venez de me raconter n'est pas une audacieuse invention. Après avoir réussi à me convaincre, je doute de nouveau. Mais que vous soyez Albertine ou Georgette, je vous maintiens en état d'arrestation.

La jeune fille poussa un cri déchirant et s'affaissa lourdement sur un siège.

A ce moment, un employé du commissariat entra dans le bureau, s'approcha du commissaire et lui dit tout bas quelques mots à l'oreille.

Le commissaire se leva précipitamment et, montrant la Paumelle et Victoire :

—Emmenez ces deux femmes, ordonna-t-il.

Puis, se penchant vers son secrétaire :

—Vous m'attendrez ici avec cette jeune fille, lui dit-il ; je reviens dans un instant.

Sur ces mots, il ouvrit une porte et disparut.

Les sergents de la ville firent sortir du bureau la dame Paumelle et sa servante. Le secrétaire se trouva seul avec Georgette, qui s'était remise à sanglotter.

## XXI

Le lecteur a certainement deviné que Jacques Sarrue n'était pas étranger à l'apparition des agents de la police de sûreté dans la maison de la rue Vaugelas.

Nous avons laissé le poète mettant son esprit à la torture pour trouver le moyen de sauver Georgette et désespéré de la pauvreté de son imagination, qui le laissait inactif en présence de l'effroyable danger que courait la jeune fille.

Tout à coup, il se frappa le front et poussa un cri de joie.

Il venait de se rappeler qu'autrefois, lors de ses débuts littéraires, il avait été lié d'amitié avec un jeune homme qui, mieux avisé que lui, avait jeté au vent sa plume de rimeur pour devenir un simple employé.

Cela remontait à quinze ans, et depuis dix ans Sarrue n'avait plus revu cet ami de jeunesse. Toutefois, il savait qu'il avait fait son chemin, et qu'après avoir été pendant plusieurs années dans les bureaux de la préfecture de police, il avait été nommé commissaire de police d'un des quartiers de Paris.

Le souvenir de son ancien ami, qui pouvait lui rendre un service exceptionnel, communiqua à Sarrue une activité extraordinaire.

Il décrocha le pantalon, le gilet noir et l'habit qu'il endossait de loin en loin, quand il était appelé à dire des vers quelque part. Il retrouva sur une planche, enveloppées dans un journal, les bottines des jours de fête littéraire et tira d'un vieux carton le chapeau des grandes sorties. Après avoir lissé les poils du castor avec sa manche et donné un merveilleux coup de vergette à son vénérable costume, il fit sa barbe, peigna ses longs cheveux, qu'un peu d'eau, faite de pommade, colla sur sa tête, et il s'habilla lestement.

Il sortit de sa chambre, rajeuni, pimpant comme un père noble de comédie. On aurait pu le prendre aussi pour un oncle ou un frère aîné se disposant à aller conduire une mariée devant M. le maire.

Une heure après il entra dans le cabinet de son ami, le commissaire de police.

Les commissaires de police de Paris sont des hommes distingués, intelligents, généralement instruits, polis, pleins d'affabilité, d'un abord facile et toujours prêts à donner de bons conseils. Il faut qu'ils soient ainsi. D'ailleurs, pour ces importantes et difficiles fonctions, l'administration sait choisir

ses hommes, elle les veut sûrs, éprouvés, ayant montré ce qu'ils valent, et il faut qu'ils soient à la hauteur de leur mandat par les sentiments et le caractère.

Le commissaire de police est un homme de corde ; c'est une mission de paix qu'il remplit. Il n'est redoutable que pour les criminels, et il garde sa sévérité pour les révoltés contre la loi.

Jacques Sarrue fut reçu très amicalement par son ancien camarade. Le magistrat tendit le premier la main au poète. L'un et l'autre étaient heureux de se revoir.

Après avoir causé un instant de ce bon temps des belles illusions, déjà si éloignées, où l'on se préparait à la grande lutte en essayant ses forces dans les petites feuilles littéraires qui, comme celles des arbres, ne vivaient qu'une saison, le commissaire de police demanda à Sarrue si sa visite n'avait pas un autre but que celui de serrer la main d'un vieil ami.

D'abord le poète se trouva embarrassé... Mais le commissaire ayant ajouté qu'il serait heureux de lui être agréable, si c'était possible, le timide Sarrue se décida à parler.

—Eh bien oui, dit-il, bien que j'ai un peu honte de l'avouer, je suis venu vous voir parce que j'ai besoin de vous.

—Vous êtes quand même le bienvenu, répliqua le commissaire de police en souriant. Voyons, de quoi s'agit-il ?

—Je suis en présence d'une grande difficulté et d'un fait des plus graves. Une conversation que j'ai surprise hier soir m'a révélé le complot d'un odieux attentat.

—Oh ! oh ! fit le magistrat, dressant brusquement la tête.

—C'est en cherchant le moyen d'empêcher le crime et en sentant mon impuissance que, ce matin, j'ai pensé à vous, et je n'ai pas hésité à venir vous trouver.

—Certes vous avez bien fait. Ainsi, il s'agit de prévenir la perpétration d'un crime ?

—Oui.

—Contre qui doit être dirigé l'attentat ?

—Contre une jeune fille, une douce et innocente enfant qui ne se doute point du danger qui la menace.

—Vous connaissez cette jeune fille ?

—Oui.

—N'avez-vous donc pas songé à l'avertir ?

—Malheureusement je ne sais pas où elle demeure. Mais si je n'abuse pas de vos instants, si vous avez le temps de m'écouter, je vais vous dire, d'abord, comment j'ai connu mademoiselle Georgette, et pourquoi elle s'est éloignée de moi.

—Mon cher ami, je suis tout à vous ; d'ailleurs il s'agit d'une affaire sérieuse et qui est tout à fait dans mes attributions. Parlez donc, je vous écoute.

—Dussiez-vous me blâmer et m'adresser les reproches que je me fais constamment moi-même, je ne vous cacherai rien, reprit Sarrue ; depuis longtemps j'ai besoin d'un confident, et je ne peux mieux m'adresser qu'à vous, un magistrat, un ami.

—Oui, un ami, vous avez bien dit, mon cher Sarrue.

Alors il raconta sa rencontre avec Georgette et comment elle avait vécu près de lui, sous sa protection. Il parla ensuite de sa colère insensée, lorsqu'il découvrit que Georgette aimait un de ses amis, ce qui était bien naturel. Enfin, continuant à s'accuser, il apprit au commissaire comment, condamnée et repoussée par lui, la jeune fille avait quitté la maison, où ils demeuraient l'un près de l'autre, sans laisser sa nouvelle adresse.

Cette première partie de son récit achevée, Sarrue s'arrêta un instant pour essuyer son front et ses tempes couverts de sueur.

—Ces scènes intimes sont certainement très intéressantes, dit le commissaire de police avec un doux sourire ; mais elles ne sont pas précisément de mon ressort.

—C'est vrai, répondit Sarrue ; si je vous ai dit tout cela, c'est afin que vous sachiez combien est profond l'intérêt que je porte à cette enfant, combien est grand et sincère mon affection pour elle. Maintenant, je vais vous raconter, en tâchant de ne rien oublier, ce que j'ai entendu hier au soir, Solférino.

Cette fois, tout en écoutant avec la plus grande

attention, le commissaire de police jeta rapidement quelques notes sur une feuille de papier.

Le poète cessa de parler.

—Est-ce bien tout ? lui demanda le magistrat ; êtes-vous sûr de n'avoir rien oublié ?

—Rien d'important.

—C'est bien. Du reste, les renseignements que vous venez de me donner me paraissent suffisants.

—Ainsi, vous voulez bien me prêter votre concours ?

—Comment, je veux bien ! mais j'y suis obligé, c'est mon devoir absolu. Hé, mon pauvre ami, s'il n'y avait à Paris que des ouvriers laborieux, dans toutes les classes de la société que des hommes et des femmes honnêtes, si tout le monde avait le respect des lois, il n'y aurait pas besoin de commissaires de police, ni de juges, ni de tribunaux !

Ce que vous venez de me dire est très grave ; vous avez bien fait de venir me trouver, je vous en remercie même. Hélas ! ce n'est pas, malheureusement, un fait isolé.

—Dès aujourd'hui je vais prendre des mesures pour protéger cette jeune fille, à laquelle vous vous intéressez. Nous la sauverons du terrible danger qui la menace. En toute circonstance, nous devons notre protection aux faibles et aux opprimés.

—Puis-je vous demander ce que vous comptez faire ?

—Je ne le sais pas encore ; le résumé de ce que vous venez de m'apprendre est là, sur ce papier ; nous agirons à l'aide des précieux renseignements que vous avez pu recueillir de la bouche même des deux complices. Préalablement, je vais m'entendre avec mon collègue du quartier de Vaugirard. Nous avons heureusement tout le temps nécessaire pour compléter vos renseignements. D'après ce que vous m'avez dit, cette maison a dû être signalée à l'attention de la police ; s'il en est autrement, c'est que la femme qui l'habite est une adroite coquine. Quoi qu'il en soit, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir sur elle et son genre de commerce.

—N'êtes-vous pas déjà suffisamment édifié ?

—Sans doute ; mais je suis convaincu que nous ferons d'autres découvertes non moins intéressantes pour la justice.

Jacques Sarrue se leva.

—Je vous quitte presque rassuré, dit-il ; je n'ai plus le poids énorme qui pesait sur ma poitrine.

Le commissaire lui dit, en lui serrant la main :

—Revenez me voir après-demain, à quatre heures ; je ne vous apprendrai pas d'avance ce que se passera jeudi rue Vaugelas, mais j'aurai probablement quelque chose à vous dire.

Jacques Sarrue sortit du commissariat plus heureux que s'il eût vu applaudir son drame héroïque, le *Vieux Rhin*, au Théâtre-Français.

Le surlendemain, toujours très exact, Sarrue entra à quatre heures dans le cabinet du commissaire.

—Je vous attendais, lui dit le magistrat en lui tendant la main.

—Je serais venu plus tôt si je n'eusse pas craint de vous déranger ; je me suis promené dans la rue pendant une demi-heure.

—Je comprends votre impatience, fit le commissaire en souriant.

—Mon impatience est une véritable anxiété, depuis dimanche soir je suis comme sur des charbons ardents. Ah ! j'ai hâte de savoir...

—Faites-moi d'abord l'amitié de ne pas rester debout.

Sarrue s'étant assis, le commissaire lui dit :

—Dès avant-hier j'ai vu mon collègue de Vaugirard et immédiatement nous nous sommes entendus au sujet des mesures à prendre.

—Vous la sauvez, n'est-ce pas ? s'écria Sarrue.

—Oui. Vous pouvez être absolument tranquille.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.